

# **Victor Hugo et la légende des siècles : conférence publique donnée à Porrentruy le 21 décembre 1876**

Autor(en): **Caze, Robert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **L'émulation jurassienne : revue mensuelle littéraire et scientifique**

Band (Jahr): **2 (1877)**

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-684279>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# VICTOR HUGO ET LA LÉGENDE DES SIÈCLES

---

Conférence publique donnée à Porrentruy

le 21 décembre 1876

En 1834, Lamartine écrivait (*Destinées de la poésie*) : « La poésie ne sera plus épique ; l'homme a trop vécu, trop réfléchi pour se laisser amuser, intéresser par les longs écrits de l'épopée, et l'expérience a détruit sa foi aux merveilles dont le poème épique enchantait sa crédulité. »

Deux ans plus tard, dans l'avertissement de la première édition de *Jocelyn*, le même poète confirmait son opinion dans les termes suivants : « Nous sentons tous, par instinct comme par raisonnement, que le temps des épopées héroïques est passé. C'est la forme poétique de l'enfance des peuples, alors que la critique n'existe pas encore, il y a confusion entre l'histoire et la fable, entre l'imagination et la vérité, et les poètes sont les chroniqueurs merveilleux des nations. »

Mais il faut s'entendre sur le mot *épopée* et ne pas prendre au pied de la lettre les préceptes littéraires que nous venons d'emprunter à l'auteur des *Méditations*.

« L'épopée, dit Voltaire, est un récit en vers d'aventures héroïques. » Or, si nous nous en tenons à cette définition, nous verrons bientôt que l'épopée n'est pas morte dans les littératures ; nous dirons même qu'elle est immortelle. Il est certain cependant que ce genre de poème n'est pas plus que les autres soumis à l'immobilisme ; comme toute création humaine, il est sujet à transformation selon le temps, les mœurs et les sociétés.

Les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle par exemple ne comprennent pas absolument l'héroïsme comme les Grecs et les Romains. Ils croient que la fermeté dans leurs convictions, la recherche de la vérité dans les sciences, l'épreuve constante du malheur pour arriver au bien et au juste sont des qualités autrement héroïques que les exploits d'un Achille ou d'un Patrocle. Les héros pour eux ce sont les Palissy, les Christophe Colomb, les Galilée ; en un mot ce sont tous les hommes qui ont souffert pour leurs idées sans jamais se décourager.

L'héroïsme a donc changé; on ne veut plus le confondre avec le courage et la bravoure. Mais son changement n'implique nullement la mort du poème épique. Au contraire, le nouveau point de vue sous lequel on envisage l'héroïsme peut et doit faciliter l'éclosion sublime d'épopées nouvelles. M. de Lamartine, dont nous venons d'invoquer le témoignage, comprenait si bien cette transformation nécessaire et fatale de la poésie, qu'il ajoutait les mots suivants à ses paroles de 1834: « La poésie sera de la raison chantée; « voilà sa destinée pour longtemps; elle sera *philosophique, politique, sociale*, comme les époques que le genre humain va traverser. La poésie « doit *se faire peuple* et devenir populaire comme la raison et la philosophie. » En 1836, l'auteur de *Jocelyn* spécialisait encore cette opinion et, ne touchant plus qu'à l'épopée, il écrivait: « L'épopée n'est plus nationale; elle est *humanitaire*. »

Jusqu'à notre époque, en effet, l'épopée avait été renfermée dans le cadre souvent étroit de la tradition. Jusqu'à notre époque, ce grand poème avait été arrêté dans son développement fatal par les règles d'une poétique injuste et sévère. Cependant soyons équitable. Les érudits, voire même les gens de goût, ne songeront jamais à ternir la gloire d'Homère sous le prétexte que l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont des chants *nationaux* et non pas *humanitaires* comme écrit Lamartine. C'est que les uns et les autres retrouvent dans les épopées d'Homère l'esprit et le caractère des temps primitifs. Or, sans cet esprit et ce caractère, comment voudriez-vous avoir la notion exacte des progrès de l'humanité? C'est sans aucun doute la même raison qui a poussé nos chercheurs littéraires à remettre en lumière nos vieilles *Chanson de Geste* qui, bien qu'inférieures aux œuvres d'Homère, sont elles aussi des épopées dignes d'être lues et étudiées.

D'un autre côté, si les successeurs d'Homère, dans le domaine épique, se sont rendus célèbres, c'est que, comme le dit fort bien Chateaubriand, ils ont « travaillé sur un fonds antique ». C'est ainsi que Virgile a écrit l'*Enéide*, Milton le *Paradis Perdu*, Klopstock la *Messiede*. Les uns et les autres ont eu besoin de recourir aux temps primitifs du paganisme, de la Bible, ou de l'ère chrétienne pour intéresser le lecteur.

Mais, si la poésie s'en tenait uniquement aux époques primitives, elle risquerait fort de perdre tout crédit parmi les foules puisqu'elle n'intéresserait fatalement qu'un petit nombre d'érudits. Les hommes de notre siècle ont donc parfaitement compris qu'il fallait sortir de cette impasse dangereuse et, sans changer l'esprit même de l'épopée, ils en ont modifié le caractère antique.

Déjà, en 1724, Arouet, qui allait devenir Voltaire, avait cru bon de chanter des événements assez rapprochés de son siècle. Tout le monde a feuilleté la *Henriade* et chacun sait que le sujet du poème est la lutte de Henri de Bourbon contre l'armée fanatique de la ligue. Cependant, je sais peu de personnes qui se soient hasardées à relire ou même à étudier la *Henriade*. Pourquoi ce peu de zèle? Parce que si le sujet du poème est intéressant,

on se lasse de son exécution et de sa forme. Homme de son époque, Voltaire, encore jeune, n'a pas osé rompre avec le puissant parti littéraire des Anciens. Bien que son héros soit un moderne, il a suivi le plan de toutes les œuvres épiques de l'antiquité. Il a fait intervenir un faux merveilleux et nous sommes fort étonnés en lisant la *Henriade* de voir la *Discorde* et la *Tolérance*, habillées en déesses, souffler sur le panache blanc du Béarnais. Si les poètes contemporains n'avaient absolument tenu qu'à changer les sujets anciens en sujets modernes; s'ils avaient suivi l'exemple de Voltaire, si comme lui, ils avaient défié passions et sentiments humains, pensez-vous qu'ils seraient goûtés, lus et relus? Non, jamais nous n'aurions pu nous représenter des abstractions personnifiées; nous aurions laissé l'œuvre de côté et oublié l'auteur. Sur ce terrain encore, les littérateurs de notre époque ont compris que, sans modifier l'esprit généreux de l'épopée, il fallait changer les formes routinières prescrites par la vieille poétique.

De ces considérations ressortent trois points principaux sur lesquels je voudrais fixer l'attention.

L'héroïsme, base essentielle de l'épopée, n'est plus compris de nos jours comme jadis.

Le poème épique n'est plus une tradition antique; il est devenu une production humanitaire.

En tant qu'œuvre humanitaire, le poème épique a dû se dérober aux lois de la vieille poétique pour devenir plus accessible aux foules.

Avant de terminer sur ce point, il me reste à réfuter brièvement une opinion qui est devenue un proverbe. Le précepteur du duc de Maine, M. de Malézieux, prétendait que « *les Français n'ont pas la tête épique.* » Voltaire releva ce dire devenu un lieu commun pour les esprits qui ne se donnent pas la peine de lire et qui se préoccupent encore moins d'approfondir les questions.

Eh bien! il est temps, grand temps de revenir sur cette opinion toute faite. Qui d'entre nous ne s'est cru vivre aux époques antiques où trouvères et ménestrels parcourant la France chantaient les exploits de Roland ou les aventures de Renauld de Montauban? Sans doute, à l'époque des chansons de Geste, les Français avaient la tête épique.

Et Voltaire a-t-il raison de faire ce reproche à ses compatriotes? Ne se souvient-il plus que sa *Henriade* écrite à la Bastille, proscrite par la cour, imprimée à Londres, fut lue sous le manteau à Paris, avec un certain plaisir?

Enfin si le vieil Arouet entendait le moindre lettré français lui déclamer avec enthousiasme les mélodies de *Jocelyn* ou les vers éclatants de la *Légende des siècles*, dirait-il que les Français n'ont pas la tête épique? J'en doute.



## II.

Je viens de citer la *Légende des siècles*, et ceux-là qui s'en tiennent encore aux traditions de la poésie se figureront avec peine que cette œuvre soit une épopée. Pourtant, à bien considérer les choses, il en est ainsi. En effet l'*action* et l'*unité* de cet ouvrage magistral résident tout entières dans l'idée du progrès développée à chaque page par l'auteur. On peut reprocher à ce livre, à cette épopée de n'être qu'une suite d'épisodes. Mais ces épisodes se lient entre eux comme les anneaux d'une chaîne ou mieux comme des faits historiques. Chacun d'eux, exposé sous forme de légende, caractérise pourtant une époque ou parfois même un siècle. Dans ce livre, l'humanité tout entière défile sous nos yeux. « Comme dans une mosaïque, nous dit l'auteur, chaque pierre a sa couleur et sa forme propre; l'ensemble donne une figure. La figure de ce livre, c'est l'homme. »

Ainsi, ne nous y méprenons pas, l'*intégrité* de ce poème est absolue. Il diffère des épopées antiques par un sentiment autre de l'héroïsme, par son côté humanitaire, enfin par sa forme. C'est dire par conséquent qu'il est vraiment écrit par un homme de notre époque pour les hommes de son temps et de l'avenir.

Cet homme, vous le connaissez. Vous savez qu'il est l'image même de ce livre dont j'ai à vous parler. Après avoir professé par esprit du temps et enthousiasme les traditions du passé, il a graduellement avancé vers les principes du présent et les espérances de l'avenir. *La Légende des siècles* nous montre le développement successif des progrès humains. Victor Hugo a d'abord été royaliste, puis bonapartiste libéral, enfin quand les bonapartistes sont revenus au pouvoir par un coup de force, Victor Hugo était déjà républicain démocrate. Tel homme, tel livre.

Les *Odes et Ballades*, la première œuvre poétique de Victor Hugo, ont été écrites à Paris. L'auteur avait vingt ans.

Les *Orientales*, le théâtre, les *Rayons et les Ombres*, les *Feuilles d'automne* et les *Chants du Crépuscule* appartiennent à l'époque ancienne où le poète, au milieu de ses enfants qu'il a tant aimés et qu'il a perdus avec la chère sœur de sa vie, avait une existence « rude mais douce ». Moments heureux, existence pleine d'un travail glorieux où le poète recevait les visites de « quelques travailleurs pauvres comme lui, d'un vieux chansonnier appelé » Béranger, d'un vieux philosophe appelé Lamennais, d'un vieux proscrit « appelé Chateaubriand. » C'est sans doute dans ces heures de calme domestique, de labeur austère auprès de sa jeune famille, que Victor Hugo a puisé cet amour de l'enfance sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Puis arrive la carrière politique. Le poète n'est pas qu'un chanteur impassible. Il faut qu'il se montre citoyen, qu'il prenne à cœur les intérêts de ses compatriotes. Ce n'est pas tout d'écrire, il faut parler; parler ne suffit pas, il faut agir. A l'époque où, à la Chambre des députés, Arago et Lamartine luttent, l'un en faveur des sciences, l'autre en faveur des lettres, Hugo est déjà à la Chambre des Pairs. Demain, il sera l'un des plus éloquents orateurs de l'Assemblée législative où il tonnera contre les vellétés de coup d'Etat, contre le césarisme qu'il prévoit et qui doit bientôt l'envoyer en exil.

Exil bienvenu pour la prospérité des lettres qui lui doivent les *Châtiments* les *Contemplations*, la *Légende des Siècles*, les *Chansons des Rues et des Bois* et tant d'autres chefs d'œuvre que vous connaissez, que vous avez lus, que vous relisez!

Exil nécessaire pour relever le moral d'un peuple. Victor Hugo reste proscrit tant que dure l'Empire. Il ne rentrera en France que le jour où le césarisme en sortira. Cette fermeté vraiment *épique* est un exemple et les exemples sont d'urgence aux époques de lassitude morale.

Quoi qu'il en soit, la *Légende des Siècles* porte en elle la trace indélébile des lieux où elle a vu le jour. Ce n'est pas que, comme les *Châtiments*, elle soit une œuvre d'indignation qui dénote à chaque page et souvent même à chaque ligne son origine vengeresse. Devant les grandes traditions de l'humanité les personnages qui sont stigmatisés dans les *Châtiments* devaient disparaître. Et pourtant la *Légende* reste une œuvre d'exil parce qu'à certaines pages nous saisissons la grande tristesse du poète et parce qu'un tel livre ne se compose que dans le recueillement qui suit toute douleur virile. De plus, il n'est pas indifférent de se rappeler que cette œuvre grandiose a été écrite à Guernesey, c'est-à-dire après que le grand proscrit avait déjà quitté Bruxelles et après son expulsion de Jersey. Aux heures où Victor Hugo écrivait la *Légende des Siècles* la police anglaise s'était déjà aperçue depuis quelque temps que le poète n'était pas tout à fait un vulgaire malfaiteur et daignait le laisser tranquille. A Guernesey, l'auteur de la *Légende* pouvait écrire avec plus de calme, méditer plus à l'aise. Il avait laissé s'épancher sa colère dans les *Châtiments*; il ne lui restait plus qu'à prouver son amour pour la civilisation en racontant au peuple ses origines, sa grandeur et sa faiblesse. Toutefois, Victor Hugo semble avoir tenu lui-même à ce que son œuvre reçut l'empreinte de la proscription. Jadis Ovide exilé par Auguste sur les bords de l'Euxin s'écriait en terminant un de ses livres : « *Parvè liber, sine me ibis in Urbem* : Petit livre, sans moi tu iras à Rome. » Est-ce le souvenir du poète latin qui a dicté au poète français les quatre vers suivants que je trouve à la première page de la *Légende* :

Livre, qu'un vent l'emporte  
En France, où je suis né.  
L'arbre déraciné  
Donne sa feuille morte.

Je ne sais. Mais, en tout cas, Victor Hugo me semble plus grand et moins suppliant que son devancier latin.

J'ai hâte, je l'avoue, d'entrer dans le détail de l'œuvre; mais il m'a semblé nécessaire de me livrer à quelques considérations qui feront d'autant mieux comprendre l'esprit de la *Légende des Siècles* et le caractère de son auteur.

### III.

La *Légende des Siècles* est divisée en quinze parties d'étendue différente. Si l'auteur avait eu les prétentions vanilleuses que lui prêtent certains pamphlétaires impuissants, il aurait pu diviser son œuvre en chants. Mais, quoi qu'on puisse dire et écrire, comme tous les hommes supérieurs, Victor Hugo est modeste sans toutefois manquer d'un bien légitime amour-propre.

Quelques-unes des parties de son livre renferment plusieurs épisodes; d'autres, au contraire, forment à elles seules un épisode unique qui, écrit par tout autre poète, suffirait à assurer une renommée littéraire. La première partie, je dirai volontiers le premier chant, renferme l'esprit et le style des traditions bibliques. Victor Hugo a su tirer du texte des Écritures cette naïveté pleine de grandeur qui fait l'étonnement de tout lettré, quelle que soit l'opinion philosophique ou religieuse qu'il professe. Parmi les épisodes divers de cette première partie ceux qui me semblent refléter le plus la couleur de la Bible sont intitulés : la *Conscience*, les *Lions*, *Booz endormi*. Je retrouve moins ce caractère spécial dans la pièce intitulée le *Sacre de la femme* où Eve première mère de l'humanité nous apparaît comme une création merveilleuse du poète et dans *Puissance égale Bonté* où nous voyons aux prises le Bien et le Mal, Dieu et Satan. Dans ce dernier poème, Victor Hugo donne à Satan le pouvoir de créer. Or, si nous nous en rapportions à la Bible, si nous tenions à rester fidèle aux traditions orthodoxes, nous pourrions rappeler au poète que Satan n'est point créateur mais créature. Il faut bien toutefois laisser libre le génie de l'auteur; sinon nous aurions moins souvent sujet d'admirer les prodigieux enfantements de son imagination.

Cependant puisque nous avons hasardé une légère critique, nous nous permettrons de noter une lacune dans la *Légende des Siècles*. Avant de présenter à nos yeux une série de scènes empruntées à l'Écriture ou imitées d'elle, Victor Hugo aurait pu emprunter à la littérature sanscrite de merveilleuses inspirations. En agissant ainsi, il aurait fait une bonne action car il aurait éveillé la curiosité du peuple sur les époques antérieures à la civilisation d'Israël. Un autre poète français, homme de beaucoup de talent,

M. Leconte de Lisle n'a pas oublié l'Inde: ouvrez ses *Poèmes antiques* et ses *Poèmes barbares*; vous trouverez là des éléments de poésie nouvelle ou du moins rajeunie, car c'est dans l'épopée et le drame hindous que M. Leconte de Lisle a rencontré la forme de ses poèmes saisissants et colorés. A mon avis, le grand poète de la *Légende des Siècles* a donc eu le tort de se renfermer dans cet étroit cadre historique si minutieusement agencé par les littérateurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, si grandement élargi par les historiens du XIX<sup>e</sup>. J'aurai du reste à signaler tout à l'heure une autre lacune. Mais n'anticipons pas.

Revenons plutôt à cette première partie de la *Légende*, intitulée *D'Eve à Jésus*. Il est nécessaire de lire le chapitre XI de l'Évangile selon Jean pour se convaincre que la pièce de la *Légende* intitulée: *Première rencontre du Christ avec le tombeau* n'en est que l'éloquente paraphrase.

J'ai ouï dire qu'un poète charmant, qui est professeur de littérature française à l'Université de Genève, a traduit patiemment en vers les Évangiles. Je regrette de n'avoir pas lu le livre de M. Marc Monnier pour pouvoir comparer sa traduction du chapitre XI de Jean avec la pièce de Victor Hugo.

Dans le poème intitulé: *Booz endormi*, nous retrouvons le même style biblique rendu en vers d'une sonorité majestueuse. Je reviendrai d'ailleurs sur cette pièce; mais en attendant il me sera permis d'attirer votre attention sur deux légères licences de prosodie commises par l'auteur. Les vers de *Booz endormi* sont terminés par des rimes croisées dans le sens suivant. La strophe étant de quatre vers, le premier rime avec le quatrième, le second avec le troisième. Or, les rimes de la deuxième et de la quinzième strophe sont disposées dans un sens contraire. Le premier vers rime avec le troisième, le second avec le quatrième. Je signale ces licences aux esprits inquiets des formes littéraires; mais j'avoue qu'elles ne diminuent en rien l'admiration bien légitime que je professe pour la *Légende des Siècles* et son auteur.

Au risque de m'étendre un peu trop longuement, je ne puis passer sous silence l'admirable pièce intitulée la *Conscience*. Le génie original du poète y apparaît sous une forme nette et dramatique qui frappe de prime abord l'imagination du lecteur. Le premier meurtrier, Caïn, en est le sombre et fatal héros. Caïn fuit partout son crime et partout son crime le suit.

On doit avouer cependant que certains procédés de composition employés par le poète dans la *Conscience* se retrouvent plus loin, dans une autre pièce intitulée le *Parricide*. Dans la *Conscience* un œil ouvert est toujours fixé sur Caïn; dans le *Parricide* des gouttes de sang tombent et s'élargissent sur le manteau du criminel roi de Danemarck, Kanut.

Avant de m'étendre plus longuement sur le *Parricide*, je tiens à dire quelques mots de la seconde et troisième parties de la *Légende*. J'ai noté précédemment que j'aurais à signaler une nouvelle lacune dans le livre de Victor Hugo. Je crois la trouver dans la seconde partie de la *Légende* qui ne nous présente qu'un côté de l'antique civilisation païenne. Dans une



pièce qui porte pour titre : *Au lion d'Androclès*, l'auteur nous a fait un tableau de la Rome impériale, tableau que pourrait lui envier Juvénal. Victor Hugo était du reste assez bien inspiré pour peindre cet empire romain qu'il appelle l'*auberge du monde*. La haine qu'il entretenait contre le césarisme français lui a fourni sans doute plus d'une allusion. Mais, il est absolument regrettable que Victor Hugo n'ait point trouvé quelques vers émus pour cette petite et glorieuse Grèce qui est après tout la mère de la civilisation européenne. — Je me vois obligé de passer rapidement sur la troisième partie de la *Légende*. Ce chant est intitulé *l'Islam* et il a particulièrement trait aux époques primitives du mahométisme. Il comprend deux pièces principales; l'une a pour titre le *Cèdre* l'autre *l'An Neuf de l'Hégire*. Cette dernière me paraît être la plus remarquable des deux; elle n'est autre chose que le récit simple de la mort du Prophète.

La quatrième partie de la *Légende* semble, entre toutes, être celle où Victor Hugo s'est le plus inspiré des vieilles et naïves *Chansons de Geste*. C'est en effet dans les épopées du douzième siècle, déjà si savamment analysées par Edgar Quinet, que Victor Hugo devait trouver des sujets dignes de sa plume. Je n'en veux d'autre exemple que le poème intitulé le *Mariage de Roland* où l'on trouve la reproduction pour ainsi dire exacte des chants de trouvères. Voici encore une autre pièce : *Bivar*. Evidemment ici Victor Hugo, qui nous montre le Cid pansant un cheval dans le château de son père, Victor Hugo a lu comme Corneille les *romanceros* espagnols; comme Corneille, il a su en tirer un parti merveilleux. Du reste, dans la préface de son livre, le poète a soin de nous avertir « qu'il a voulu écouter l'histoire aux portes de la légende pour que son œuvre fut empreinte « d'un caractère réel et sincère. » Cependant, il est tel poème spécial de cette quatrième partie qui est et ne peut être entièrement qu'à Victor Hugo. Je ne puis que citer dans le nombre le *jour des Rois* et le *Parricide*. Cette dernière poésie est empreinte d'une telle grandeur, le châtement qui atteint Kanut est si terrible que le cœur est tout oppressé après la lecture.

Il ne semble pas que la cinquième partie de la *Légende des Siècles* doive être séparée de la quatrième. Cependant, en examinant les choses d'un peu près, on comprend que l'auteur ait tenu à réhabiliter ces fameux chevaliers errants devenus ridicules sans doute grâce au roman burlesque de Cervantès. N'oublions pas toutefois que ces paladins légendaires ont eu un rôle héroïque pendant le moyen-âge. Le chevalier errant c'est, comme le dit fort bien M. Taine (*Origines de la France contemporaine*) le brave, l'homme fort et expert aux armes, qui, au lieu de s'enfuir et de payer rançon, présente sa poitrine, tient ferme et protège par l'épée. — Le premier épisode de la cinquième partie de la *Légende* nous montre encore une fois Roland, mais sous un jour nouveau.

Ce n'est plus l'adversaire d'Olivier; c'est un soldat du droit qui combat en faveur d'un pauvre enfant, le jeune roi de Galice, que veulent détrôner ses oncles. Roland, le paladin triomphe des ambitieux princes et de leur



troupe. Mais quelle lutte ! L'épée du neveu de Charlemagne s'ébrèche ; les soldats des princes

Reculaient lui montrant de loin leurs coutelas ;  
Et, pas à pas, Roland sanglant, terrible, las  
Les chassait devant lui parmi les fondrières ;  
Et, n'ayant plus d'épée, il leur jetait des pierres.

L'épisode qui suit le *Petit roi de Galice* est un de ceux qui suffiraient à établir la réputation littéraire d'un poète. Ceux qui ont lu *Eviradnus* doivent se rappeler la lutte triomphante du vieux chevalier errant contre Ladislas roi de Pologne et Sigismond empereur d'Autriche. Ces deux monarques se sont promis de détrôner Mahaut, marquise de Lusace ; mais ils ont compté sans le vieil Eviradnus qui les précipite dans l'oubliette où ils voulaient faire disparaître la jeune marquise. — Ainsi, dans le *Petit roi de Galice* comme dans *Eviradnus*, le poète nous montre les chevaliers errants qui protègent et sauvent l'un un enfant, l'autre une faible et riieuse jeune femme.

Du reste, nous retrouvons dans la septième partie de la *Légende des Siècles* une nouvelle épopée aussi solidement travaillée et aussi remarquable qu'*Eviradnus*. Je veux parler de *Ratbert*, de

Ratbert, fils de Rodolphe et petit fils de Charles,  
Qui se dit empereur et qui n'est que roi d'Arles.

Ce Ratbert, conseillé d'ailleurs par des courtisans à l'âme vile et basse, est un de ces princes du moyen-âge qui versaient volontiers le sang pour accroître leur puissance éphémère. C'est ainsi qu'il fait empoisonner par l'évêque Afranus Onfroy, podestat de Carpi, et qu'il fait tuer par son bourreau le vieux Fabrice d'Albenga et sa nièce Isora de Final, une enfant de cinq ans. Mais, au moment où tombe la tête du vieillard, celle de Ratbert roule miraculeusement sur le plancher. Il n'y a plus ici de chevaliers errants pour punir les hommes pervers ; mais la vengeance divine subsiste. Il faut cependant bien expliquer ce magnifique poème de *Ratbert* et ne pas croire que Victor Hugo y ait vu autre chose qu'une légende dont le *merveilleux* était nécessaire à son poème. Ce n'est certes pas Victor Hugo qui doit tenir beaucoup à perpétuer des traditions superstitieuses. Mais son intelligence d'artiste lui commande sans doute de recueillir les écrits du moyen-âge et de les conserver comme on conserve, pour les admirer, les vieux missels tout ornés d'enluminures et de lettres gothiques.

Je reprochais tout à l'heure à Victor Hugo de n'avoir pas parlé de la Grèce. Mais, dans le chapitre intitulé *Renaissance*, l'auteur de la *Légende des Siècles* s'est rappelé que le XVI<sup>e</sup> siècle fut une époque de retour à l'antiquité, je dirais presque au paganisme. Il est bien entendu d'ailleurs que je ne parle ici qu'au seul et unique point de vue artistique. Or, notre poète s'est surtout préoccupé de ce point de vue dans le poème intitulé *le Satyre*. C'est une des pièces de la *Légende des Siècles* qui, sous un côté mystique et fabuleux, contient la notion exacte du progrès et de l'avenir. D'aucuns

pourraient se demander pourquoi ce poème de forme antique et de tendances progressistes est placé parmi les petites épopées du XVI<sup>e</sup> siècle. Mais, je l'ai dit, la Renaissance fut un retour à l'antiquité et j'ajouterai qu'elle a été une époque de lumière, où furent entrevus les progrès des civilisations modernes.

En lisant, la *Rose de l'Infante*, épisode qui se trouve placé après le *Satyre*, j'ai cru voir un de ces tableaux sévères de couleur mais marqués d'une forte empreinte par les artistes de l'école espagnole. Figurez-vous une petite fille, les yeux fixés sur

. . . . . l'eau  
D'un bassin qu'assombrit le pin et le bouleau.

Elle tient une rose à la main; une duègne la garde. Cette petite fille, c'est l'infante d'Espagne. Dans le fond du jardin se dresse un palais. A l'une des fenêtres du palais, l'on aperçoit l'ombre d'un homme. Cet homme c'est le roi. Le roi Philippe II regarde d'un air distrait sa fille et songe à sa flotte, à son Armada qui sillonne la Manche. Tandis qu'il est en proie à ses rêveries, un coup de vent survient, disperse dans le bassin les feuilles de la rose que tient l'Infante étonnée à qui la duègne dit :

« Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

Il y a là, on le voit, une allusion à cette terrible flotte espagnole espoir de Philippe II, à cette Armada qu'une tempête devait perdre à tout jamais dans les eaux de la Manche.

Je passerai rapidement sur la *Chanson des Aventuriers de la Mer* que toute notre génération a sue et répétée sans doute à cause de l'étrange facilité du rythme qui en fait l'ornement; car j'ai hâte d'arriver à la belle pièce intitulée les *Mercenaires*. Quels sont donc ces hommes qui vendent leur liberté et leur existence à des souverains étrangers? Des Suisses. Et quelle est cette voix orgueilleuse qui se félicite de posséder

. . . . . le régiment  
De ces hallebardiers qui vont superbement ?

Celle de l'aigle à deux têtes, de l'aigle d'Autriche. Mais voici que

L'aigle montagnard, l'aigle de l'espace,  
L'aigle des Alpes, roi du pic et du hallier

répond au cri d'orgueil par un cri de colère. Il maudit

Les libres fils de sa libre montagne

qui emploient

La grâce des ravins couronnés de bouquets  
Et la force des monts à se faire laquais.

Enfin le poète prend la parole à son tour. Il fait entendre que les hommes ont pu se vendre; mais que

dans le louage

on n'a pas

Compris le lac, le bois, la ronce, le nuage !

En un mot, des Suisses ont pu se vendre; mais la Suisse ne s'est pas li-

vrée. Elle est et restera libre, républicaine, amie des peuples, ennemie des rois. Bien mieux !

La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot.

Ce sera elle qui, le jour où l'Europe pourra marcher seule et sera délivrée de toutes les tyrannies, ce sera la Suisse qui donnera l'exemple et les lois aux autres peuples. Les anciens prétendaient que le poète (vates) est souvent un prophète. Je ne suis guère qualifié pour discuter cette assertion ; cependant il me sera permis de faire remarquer ici que Victor Hugo semble avoir vu assez juste. N'est-ce pas en Suisse, par exemple, que s'est réglé à l'amiable le différend qui avait surgi entre deux grandes nations ? Si l'Angleterre et l'Amérique n'en sont pas venues aux mains, n'est-ce point grâce au tribunal arbitral qui siégea naguère à Genève ? Enfin n'est-ce pas la Suisse qui a l'honneur de donner asile à toutes ces conférences internationales chargées de faciliter et d'améliorer les relations de peuple à peuple.

On a souvent reproché à Victor Hugo ou du moins à son style l'abus de l'antithèse. Eh bien ! il faut avouer que, dans la pièce intitulée les *Mercenaires*, cette figure de rhétorique a admirablement servi le poète et que la colère de l'aigle montagnard fait un heureux contraste avec l'orgueil de l'aigle autrichien.

Avant d'analyser trop rapidement sans doute les dernières pages de la *Légende des Siècles*, il me faut constater une troisième lacune dans l'œuvre de Victor Hugo. Le poète a omis trop volontiers le XVIII<sup>e</sup> siècle qui méritait plus qu'une mention honorable dans son épopée. Il ne faut pas oublier pourtant que ce fut une grande époque et, si les exploits d'un Frédéric ou le dévergondage d'un Louis XV, doivent médiocrement intéresser un poète ; en revanche, il est bon de remettre souvent en lumière le haut caractère des philosophes. Ce sont eux qui nous ont initié à des théories pratiques sur lesquelles la Société nouvelle est basée en grande partie. Ce sont eux enfin, qui nous ont appris à bégayer le mot *Tolérance*. Ne serait-il pas temps de le prononcer bien haut ?

Revenons à la *Légende des Siècles*. Dans la partie de ce beau volume intitulée *Maintenant*, l'auteur nous présente une série d'épisodes relatifs au siècle actuel. On a beaucoup vanté le *Crapeaud*, l'un de ces épisodes ; mais il me semble plus hyperbolique et moins naturel de beaucoup que la simple et belle petite épopée intitulée les *Pauvres gens*. Rien de plus vrai que cet intérieur de pêcheur ; la femme pleure et prie ; cinq petits enfants dorment sur un matelas pendant que l'homme est en mer et lutte contre le mauvais temps. Cependant une voisine veuve est morte ; elle laisse deux enfants et, quand le pêcheur revient, il les trouve à côté des siens. Sa femme les a été prendre et voilà ce couple déjà si malheureux adoptant ces deux pauvres petits êtres. Il y a là une vérité et une fraîcheur de sentiment inexprimables et il faut relire cet admirable morceau de littérature pour se convaincre de l'immense génie créateur du poète. A côté des beaux vers des *Pauvres gens*, je tiens à mentionner les *Paroles dans*

*l'Épreuve.* Quoique brèves et concises, ces *Paroles* sont un véritable code de morale pour la Société moderne et nous connaissons plus d'un citoyen découragé qui, après les avoir relues, est revenu plus ferme, plus osé, délassé de tout souci dans le rude chemin du devoir.

Les deux derniers chants de la *Légende des Siècles* sont en quelque sorte des visions prophétiques de l'avenir. Dans le long poème intitulé *Vingtième siècle*, Victor Hugo suppose que, dans un avenir relativement prochain, la navigation aérienne aura remplacé la navigation maritime. Chacun sait que, le jour où l'on pourra diriger les aérostats, ils pourront devenir un moyen de locomotion autrement rapide que la vapeur elle-même. Loin donc d'être dénuée de fondement, l'hypothèse du poète est appuyée par les recherches de la science et sa vision de l'avenir est fort admissible. Il me semble plus que probable que le jour où l'on sera arrivé à de nouvelles découvertes, la poésie prendra un autre aspect. Loin de périr, elle secondera la science et la vulgarisera. Le poète ne se contentera pas de chanter un héros qui fut le plus souvent un aventurier, il célébrera la grandeur d'une invention quelconque et saura pourtant se garder de choir dans l'ennuyeux genre descriptif, qui est bien mort pour toujours, espérons-le. Ainsi comprise et conçue l'épopée se *popularisera* et, rajeunie, elle éclairera les foules. Nouveau Moïse, Victor Hugo a entrevu cette terre promise de la poésie épique dans l'avant dernière partie de son œuvre.

Enfin le dernier chant de la *Légende* écrit dans un style mystérieux et quasi prophétique me semble devoir servir de transition aux deux volumes inédits qui doivent suivre l'œuvre que je viens d'analyser. *La fin de Satan* et *Dieu* ainsi s'appelleront ces deux ouvrages qui compléteront la *Légende des Siècles*.

Ainsi je dirais volontiers — si le mot *trilogie* n'avait pas une signification exclusivement dramatique — je dirais volontiers que, grâce à Victor Hugo, la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle sera dotée d'une trilogie épique.

#### IV.

Il me reste maintenant à résumer quelques-une des impressions générales que j'ai pu retirer de l'étude de la *Légende des Siècles*. Je ne prétends pas asseoir ici des jugements définitifs et peut-être en d'autres temps et d'autres lieux aurai-je l'occasion de revenir sur le sujet actuel et de compléter ce travail par des aperçus nouveaux. Il me faudra sans doute aussi rectifier des erreurs car je ne suis pas de ceux qui, croyant à l'infaillibilité de leurs semblables, se flattent de posséder eux-mêmes l'absolue vérité.



Mais enfin, dans toute œuvre, il faut voir des côtés généraux et après l'analyse revenir à la synthèse. C'est là ce qui me reste à faire pour compléter ma tâche.

Dans tous les livres de Victor Hugo, l'on découvre une paternelle sollicitude pour l'enfance. Lorsque l'enfant paraît sous la plume de l'auteur, nous entendons le petit être, nous le voyons, nous le chérissons comme le chérit Victor Hugo lui-même. Un éditeur ingénieux a pu faire tout un livre avec les nombreuses poésies que l'amour de l'enfance a dictées au jeune chanteur de *Moïse sauvé des Eaux* devenu aujourd'hui l'aïeul de cette *Petite Jeanne* dont nous parle *l'Année Terrible*. Cette passion pour l'enfance se trouve à différentes pages de la *Légende des Siècles*.

Voyez par exemple surgir à côté de Caïn fuyant devant

l'œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,

Voyez surgir

Tsilla, l'enfant blond

La fille de ses fils, douce comme l'aurore.

Elle est tremblante, elle a peur du châtiment qui semble menacer son grand-père coupable qu'elle aime malgré tout, qu'elle entoure de ses soins.

N'oublions pas non plus ce pauvre petit roi de Galice enlevé par ses oncles qui veulent le détrôner. C'est un courageux enfant après tout. Il connaît ses oncles; il sait qu'ils peuvent l'enfermer dans un couvent ou même le tuer; n'importe, cet enfant déjà homme garde ses larmes.

pas de pleurs;

Il se tait; il comprend le but qui les rassemble;  
Il baille et par moments ferme ses yeux, et tremble.  
Son front triste est meurtri d'un coup de gantelet.

Voyez encore l'Infante, la fille du sombre Philippe II

Elle est toute petite; une duègne la garde.  
Elle tient à la main une rose et regarde.  
Tout ce bel ange a l'air dans la neige pétri;.....  
L'innocence est sur elle une blancheur de plus  
Toutes ces grâces font comme un faisceau qui tremble

. . . . .  
La rose épanouie et toute grande ouverte  
Charge la petitesse exquise de sa main:  
Quand l'enfant allongeant ses lèvres de carmin,  
Fronce en la respirant sa riante narine  
La magnifique fleur royale et purpurine,  
Cache plus qu'à demi ce visage charmant  
Si bien que l'œil hésite et qu'on ne sait comment  
Distinguer de la fleur ce bel enfant qui joue  
Et si l'on voit la rose ou si l'on voit la joue.  
Ses yeux bleus sont plus beaux sous son pur sourcil brun.  
En elle tout est joie, enchantement, parfum;

Voilà le portrait merveilleux de cette enfant royale. Combien l'on sent ici l'amour du poète pour l'enfance. Voulez-vous un contraste à ce bonheur



de l'Infante; relisez les *Pauvres gens* et vous verrez le petit garçon et la petite fille de la veuve dormir le passager sommeil de la vie tandis que leur mère dort l'éternel sommeil de la mort.

Près du lit où gisait la mère de famille,  
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,  
Dans le même berceau souriaient endormis.  
La mère, se sentant mourir, leur avait mis  
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,  
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,  
Ils ne sentissent plus la tièdèur qui décroît,  
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid  
.....  
Comme ils dorment tout deux dans le berceau qui tremble !  
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble  
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,  
Pas même le clairon du dernier jugement.

On sait que Victor Hugo se sert volontiers de contrastes et d'antithèses pour impressionner ses auditeurs ou ses lecteurs. Or, il n'a pas manqué d'user de ce procédé en parlant des enfants et il a mis à côté d'eux des vieillards. C'est ainsi que, dans la *Légende des Siècles* et dès les premières lignes du beau poème intitulé : la *Confiance du marquis Fabrice*, nous lisons :

Une enfant, un aïeul, seuls dans la citadelle  
De Final sur qui veille une garde fidèle,  
Vivent bien entourés de murs et de ravins  
Et l'enfant à cinq ans et l'aïeul quatre-vingts

Je recommande à tous les amateurs de belle littérature le charmant passage qui est intitulé la *Toilette d'Isora*. Ils verront le vieillard gâter et adouber cette gamine de cinq ans et l'habiller lui-même avec ses mains glorieuses qui nouent

gauchement la petite brassière  
Ayant plus d'habitude aux cuirasses d'acier.

Du reste ne nous y trompons pas, si les vers de Victor Hugo sont pleins d'amour pour l'enfance, ils inspirent un grand respect pour la vieillesse. Il nous le dit lui-même dans cette belle pièce biblique intitulée *Booz endormi*.

... Le jeune homme est beau ; mais le vieillard est grand  
Le vieillard qui revient vers la source première  
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;  
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,  
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Tous ceux qui avaient lu les *Burgraves* devaient s'attendre, avant la première édition de la *Légende*, à voir jouer dans ce dernier livre un rôle assez considérable à la vieillesse.

Ce *Charlemagne empereur à la barbe fleurie*, dont nous parle Victor Hugo

en imitant un vers d'une chanson de Geste, n'est-il pas quelque peu le parent littéraire de Job, de Magnus ? Eviradnus le fameux chevalier errant n'est-il pas quelque peu le cousin loyal des farouches burgraves. Ne les a-t-il pas combattus ? Il semble qu'il doit en être ainsi car, nous dit le poète, Eviradnus attaqua

Dans leurs antres les rois du Rhin, et dans leurs bauges  
Les barons effrayants et difformes des Vosges.

Ajoutez enfin que les actions ou épisodes divers de l'épopée sont toujours encadrés dans un paysage parfaitement naturel. C'est que Victor Hugo semble avoir étudié la nature d'une façon toute personnelle et pourtant exacte. Parfois trois ou quatre vers lui suffisent pour mettre tout un paysage sous nos yeux ; parfois le poète qui ne dédaigne ni le feston, ni l'astragale se livre à une description plus fouillée et plus complète. Voulez-vous un passage biblique en vingt vers ? revenez à cette belle pièce, à *Booz endormi*.

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle  
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala  
. . . . .  
La respiration de Booz qui dormait,  
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse,  
On était dans le mois où la nature est douce,  
Les collines ayant des lis sur leur sommet.  
Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire  
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;  
Une immense bonté tombait du firmament ;  
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire

Je pourrais multiplier ces citations ; mais il suffira de lire dans l'épopée d'Eviradnus, les chapitres qui portent les titres suivants : *Dans la forêt*, la *Coutume de Lusace*, la *Salle à Manger* pour se convaincre une fois de plus du merveilleux génie de Victor Hugo.

Avant de terminer je tiens à noter que la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle est riche d'une autre épopée. Tout le monde m'entend, je veux parler de *Jocelyn*.

Antérieur à la *Légende*, *Jocelyn* en diffère complètement. Son auteur, Lamartine, a voulu, comme Victor Hugo, chanter l'humanité. Mais il s'était promis de prendre des « types individuels » et non pas de choisir un ou plusieurs faits caractéristiques dans chaque époque de l'humanité, comme a fait Victor Hugo. En un mot, Lamartine se proposait d'envisager les différents rôles que joue l'homme dans la Société moderne. Il ne nous a présenté qu'un seul de tous ces rôles : celui du Prêtre. Victor Hugo, au contraire, a embrassé d'un coup d'œil les traditions humaines et il nous a présenté des épisodes successifs se ralliant moralement les uns aux autres par la loi inéluctable du progrès. Quelle est la meilleure œuvre *Jocelyn* ou la *Légende* ? Question grave mais non insoluble. Il y a moins de sentiment dans la *Légende* ; mais plus de grandeur, plus de couleur, plus d'attrait. Quand

la *Légende* sera complétée par *la fin de Satan et Dieu*, les deux volumes attendus, l'épopée de Victor Hugo sera un tout. *Jocelyn*, au contraire, restera un épisode d'une épopée inachevée.

Et maintenant, je le demande aux esprits sincères : n'est-il pas fort amusant de voir certains petits, bien petits écrivains chercher à détruire la gloire littéraire de Victor Hugo ? Il faut qu'ils aient l'imagination légèrement étroite pour ne point trouver d'autre thème. Mais enfin les Zoïles sont nécessaires à la gloire des Homère. Laissons les petits critiques à leurs calembredaines qui ne font que du bien à la réputation de Victor Hugo.

Le grand poète aurait d'ailleurs de quoi se consoler si les platitudes pouvaient l'atteindre ; il est et restera le chef d'une glorieuse école littéraire dont l'un des plus harmonieux et plus charmants disciples, M. Théodore de Banville, disait un jour à des débutants poètes : « Vous vous sentez le feu sacré. C'est bien ; mais pour l'entretenir, lisez la *Légende des Siècles* et le *Théâtre* de Victor Hugo ! »

Je ne trouve pas de meilleure conclusion.

Robert CAZE.

